

— Que Votre Altesse Royale me pardonne de lui apprendre si brusquement un événement si funeste, si imprévu, si...

— La comtesse est donc morte ?

— Non, monseigneur... mais on désespère de ses jours... elle a été frappée d'un coup de poignard.

— Ah !... c'est affreux ! s'écria Rodolphe ému de pitié malgré son aversion pour Sarah. Et qui a commis ce crime ?

— On l'ignore, monseigneur, ce meurtre a été accompagné de vol ; on s'est introduit dans l'appartement de madame la comtesse et l'on a enlevé une grande quantité de pierreries...

— A cette heure, comment va-t-elle ?

— Son état est presque désespéré, monseigneur... elle n'a pas encore repris connaissance... son frère est dans la consternation.

— Il faudra aller chaque jour vous informer de la santé de la comtesse, mon cher de Graün... »

A ce moment, Murph revenait de Saint-Lazare.

« Apprends une triste nouvelle, lui dit Rodolphe, la comtesse Sarah vient d'être assassinée... ses jours sont dans le plus grand danger... »

— Ah !... monseigneur... quoiqu'elle soit bien coupable... on ne peut s'empêcher de la plaindre...

— Oui... une telle fin serait épouvantable !... Et la Goualeuse ?...

— Mise en liberté depuis hier, monseigneur, on le suppose, par la protection de madame d'Harville.

— Mais... c'est impossible !... madame d'Harville me prie, au contraire, de faire les démarches nécessaires pour faire sortir de prison cette malheureuse enfant !...

— Sans doute, monseigneur... et pourtant une

femme âgée, d'une figure respectable, est venue à Saint-Lazare, apportant l'ordre de remettre Fleur-de-Marie en liberté... Toutes deux ont quitté la prison.

— C'est ce que m'a dit Rigolette ; mais cette femme âgée qui est venue chercher Fleur-de-Marie, qui est-elle ? où sont-elles allées toutes deux ? quel est ce nouveau mystère ? La comtesse Sarah pourrait peut-être seule l'éclaircir ; et elle se trouve hors d'état de donner aucun renseignement. Pourvu qu'elle n'emporte pas ce secret dans la tombe !

— Mais son frère, Thomas Seyton, fournirait certainement quelques lumières. De tout temps il a été le conseil de la comtesse.

— Sa sœur est mourante ; s'il s'agit d'une nouvelle trame, il ne parlera pas ; mais... dit Rodolphe en réfléchissant, il faut savoir le nom de la personne qui s'est intéressée à Fleur-de-Marie pour la faire sortir de Saint-Lazare : ainsi l'on apprendra nécessairement quelque chose.

— C'est juste, monseigneur.

— Tâchez donc de connaître et de voir cette personne le plus tôt possible, mon cher de Graün ; si vous n'y réussissez pas, mettez votre M. Badinot en campagne... n'épargnez rien pour découvrir les traces de cette pauvre enfant.

— Votre Altesse Royale peut compter sur mon zèle.

— Ma foi, monseigneur, dit Murph, il est peut-être bon que le Chourineur nous revienne ; ses services pourront vous être utiles... pour ces recherches.

— Tu as raison, et maintenant je suis impatient de voir arriver à Paris mon brave sauveur, car je n'oublierai jamais que je lui dois la vie. »





Cécily.



PLUSIEURS jours s'étaient passés depuis que Jacques Ferrand avait pris Cécily à son service.

Nous conduirons le lecteur (qui connaît déjà ce lieu) dans l'étude du notaire à l'heure du déjeuner des clercs.

Chose inouïe, exorbitante, merveilleuse ! au lieu du maigre et peu attrayant ragoût apporté chaque matin à ces jeunes gens par *feu* madame Séraphin, un énorme dindon froid, servi dans le fond d'un vieux carton à dossiers, trônait au milieu d'une des tables de l'étude, accosté de deux pains tendres, d'un fromage de Hollande et de trois bouteilles de vin cacheté ; une vieille écritoire de plomb, remplie d'un mélange de poivre et de sel, servait de salière ; tel était le menu du repas.

Chaque clerc, armé de son couteau et d'un formidable appétit, attendait l'heure du festin avec une impatience affamée ; quelques-uns même mâchaient à vide, en maudissant l'absence de M. le maître clerc, sans lequel on ne pouvait hiérarchiquement commencer à déjeuner.

Un progrès, ou plutôt un bouleversement si radical dans l'ordinaire des clercs de Jacques Ferrand, annonçait une énorme perturbation domestique.

L'entretien suivant, éminemment *béotien* (s'il nous est permis d'emprunter cette expression au très-spirituel écrivain qui l'a popularisée) (1), jettera quelque lumière sur cette importante question.

« Voilà un dindon qui ne s'attendait pas, quand il est entré dans la vie, à jamais paraître à déjeuner sur la table des clercs du patron.

— De même que le patron, quand il est entré dans la vie... de notaire, ne s'attendait pas à donner jamais à ses clercs un dindon pour déjeuner.

— Car enfin ce dindon est à nous, s'écria le *saute-ruisseau* de l'étude avec une gourmande convoitise.

— Saute-ruisseau, mon ami, tu t'oublies ; cette volaille doit être pour toi une étrangère.

— Et, comme Français, tu dois avoir la haine de l'étranger.

— Tout ce qu'on pourra faire, sera de te donner les pattes.

— Emblème de la vélocité avec laquelle tu fais les courses de l'étude.

— Je croyais avoir au moins droit à la carcasse ? dit le saute-ruisseau en murmurant.

— On pourra te l'octroyer... mais tu n'y as pas droit, ainsi qu'il en a été de la charte de 1814, qui n'était qu'une autre carcasse de liberté, dit le Mira-beau de l'étude.

— A propos de carcasse, reprit un des jeunes gens avec une insensibilité brutale, Dieu veuille avoir l'âme de la mère Séraphin ! car depuis qu'elle s'est noyée dans une partie de campagne, nous ne sommes plus condamnés à ses *ratatouilles forcées* à perpétuité.

— Et depuis une bonne semaine, le patron, au lieu de nous donner à déjeuner...

— Nous alloue à chacun quarante sous par jour.

— C'est ce qui me fait dire : Dieu veuille avoir l'âme de la mère Séraphin !

— Au fait, de son temps, jamais le patron ne nous aurait donné les quarante sous.

— C'est énorme !

— C'est fabuleux !

— Il n'y a pas une étude à Paris...

— En Europe.

— Dans l'univers, où l'on donne quarante sous... à un simple clerc pour son déjeuner.

— A propos de madame Séraphin, qui de vous a vu la servante qui la remplace ?

— Cette Alsacienne que la portière de la maison où habitait cette pauvre Louise a amenée un soir, nous a dit le portier ?

— Oui.

— Je ne l'ai pas encore vue.

— Ni moi...

(1) Louis Desnoyers.

— Parbleu ! c'est tout bonnement impossible de la voir, puisque le patron est plus féroce que jamais pour nous empêcher d'entrer dans le pavillon de la cour...

— Et puis c'est le portier qui range l'étude maintenant, comment la verrait-on cette donzelle ?...

— Eh bien ! moi, je l'ai vue.

— Toi ?

— Où cela ?

— Comment-est elle ?

— Grande ou petite ?

— Jeune ou vieille ?

— D'avance je suis sûr qu'elle n'a pas une figure aussi avenante que cette pauvre Louise, bonne fille !

— Voyons, puisque tu l'as aperçue, comment est-elle cette nouvelle servante ?

— Quand je dis que je l'ai vue... J'ai vu son bonnet... un drôle de bonnet.

— Ah bah ! et comment ?

— Il était de couleur cerise et en velours, je crois ; une espèce de béguin comme en ont les vendeuses de petits balais.

— Comme les Alsaciennes ? c'est tout simple, puisqu'elle est Alsacienne...

— Tiens... tiens... tiens...

— Parbleu !... qu'est-ce qui vous étonne là dedans ? *Chat échaudé craint l'eau froide.*

— Ah çà, Chalamel, quel rapport ton proverbe a-t-il avec ce bonnet d'Alsacienne ?

— Il n'en a aucun.

— Pourquoi le dis-tu, alors ?

— Parce qu'un *bienfait n'est jamais perdu*, et que *le lézard est l'ami de l'homme.*

— Tiens, si Chalamel commence ses bêtises en proverbes, qui ne riment à rien, il en a pour une heure... Voyons, dis donc ce que tu sais de cette nouvelle servante !

— Je passais avant-hier dans la cour ; elle était adossée à une des fenêtres du rez-de-chaussée...

— La cour ?

— Quelle bêtise ! non, la servante. Les carreaux d'en bas sont si sales, que je n'ai pu rien voir de la taille de l'Alsacienne ; mais ceux du milieu de la fenêtre étant moins troubles, j'ai vu son bonnet cerise et une profusion de boucles de cheveux noirs comme du jais ; car elle avait l'air d'être coiffée à la Titus.

— Je suis sûr que le patron n'en aura pas vu tant que toi à travers ses lunettes ; car en voilà encore un, comme on dit, que, s'il restait seul avec une femme sur la terre, le monde finirait bientôt.

— Cela n'est pas étonnant : *Rira bien qui rira le*

dernier, d'autant plus que *l'exactitude est la politesse des rois.*

— Dieu ! que ce Chalamel est assommant quand il s'y met !

— Dame... *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

— Oh ! que c'est joli...

— Moi j'ai dans l'idée que c'est la superstition qui abruti de plus en plus le patron.

— C'est peut-être par pénitence qu'il nous donne quarante sous pour notre déjeuner.

— Le fait est qu'il faut qu'il soit fou.

— Ou malade.

— Moi, depuis quelques jours, je lui trouve l'air très-égaré.

— Ce n'est pas qu'on le voie beaucoup... Lui qui était pour notre malheur dans son cabinet... dès le *potron-minet*, et toujours sur notre dos, il reste maintenant des deux jours sans mettre le nez dans l'étude.

— Ce qui fait que le maître clerc est accablé de besogne.

— Et que ce matin nous sommes obligés de mourir de faim en l'attendant.

— En voilà du changement dans l'étude !

— C'est ce pauvre Germain qui serait joliment étonné si on lui disait : « Figure-toi, mon garçon, que le patron nous donne quarante sous pour notre déjeuner. — Ah bah ! c'est impossible ! — C'est si possible que c'est à moi, Chalamel, parlant à *sa personne*, qu'il l'a annoncé. — Tu veux rire ? — Je veux rire ! Voilà comme ça s'est passé : pendant les deux ou trois jours qui ont suivi le décès de la mère Séraphin, nous n'avons pas eu à déjeuner du tout ; nous aimions mieux ça, d'une façon, parce que c'était moins mauvais ; mais, d'une autre, notre réfection nous coûtait de l'argent ; pourtant nous patientions, disant : Le patron n'a plus ni servante ni femme de ménage ; quand il en aura repris une... nous reprendrons notre dégoûtante pâtée. Eh bien ! pas du tout, mon pauvre Germain, le patron a repris une servante, et notre déjeuner a continué à être enseveli dans le fleuve de l'oubli. Alors j'ai été comme qui dirait député pour porter au patron les doléances de nos estomacs. Il était avec le maître clerc. « — Je ne veux plus vous nourrir le ma-
« tin, a-t-il dit d'un ton bourru et comme s'il pen-
« sait à autre chose ; ma servante n'a pas le temps
« de s'occuper de votre déjeuner. — Mais, mon-
« sieur, il est convenu que vous nous devez notre
« repas du matin. — Eh bien ! vous ferez venir
« votre déjeuner du dehors, et je le payerai. Com-
« bien vous faut-il... quarante sous chacun ? a-t-il

« ajouté en ayant l'air de penser de plus en plus à autre chose, et de dire quarante sous comme il aurait dit vingt sous ou cent sous. — Oui, monsieur, quarante sous nous suffiront, m'écriai-je en prenant la balle au bond. — Soit; le maître clerc se chargera de cette dépense; je compterai avec lui. » Et là-dessus le patron m'a fermé la porte au nez... Avouez, messieurs, que Germain serait furieusement étonné des libéralités du patron.

— Germain dirait que le patron a bu.

— Et que c'est un abus...

— Chalamel... nous préférons tes proverbes...

— Sérieusement je crois le patron malade... Depuis dix jours il n'est pas reconnaissable, ses joues sont creuses à y fourrer le poing.

— Et des distractions! faut voir. L'autre jour il a levé ses lunettes pour lire un acte... il avait les yeux rouges et brûlants comme des charbons ardents.

— Il en avait le droit... *les bons comptes font les bons amis.*

— Laisse-moi donc parler. Je vous dis, messieurs, que c'est très-singulier. Je présente donc cet acte à lire au patron... mais il avait la tête en bas.



— Le patron? Le fait est que c'est très-singulier... Qu'est-ce qu'il pouvait donc faire ainsi la tête en bas? Il devait suffoquer; à moins que ses habitudes ne soient, comme tu dis, bien changées.

— Oh! que ce Chalamel est fatigant! je te dis que je lui ai présenté l'acte à lire à l'envers.

— A-t-il dû bougonner!...

— Ah bien, oui! il ne s'en est pas seulement aperçu; il a regardé l'acte pendant dix minutes, ses

gros yeux rouges fixés dessus, et puis il me l'a rendu... en me disant: C'est bien!

— Toujours la tête en bas?

— Toujours...

— Il n'avait donc pas lu l'acte?

— Pardieu! à moins qu'il ne lise à l'envers.

— C'est drôle!

— Le patron avait l'air si sombre et si méchant dans ce moment-là que je n'ai osé rien dire, et que m'en suis allé comme si de rien n'était.

— Et moi donc, il y a quatre jours, j'étais dans le bureau du maître clerc; arrive un client, deux clients, trois clients, auxquels le patron avait donné rendez-vous. Ils s'impatientsaient d'attendre; à leur demande, je vais frapper à la porte du cabinet; on ne me répond pas, j'entre...

— Eh bien?

— M. Jacques Ferrand avait ses deux bras croisés sur son bureau et son front chauve et peu ragotant appuyé sur ses bras; il ne bougea pas.

— Il dormait?

— Je le croyais... Je m'approche: « Monsieur, il y a là les clients à qui vous avez donné rendez-vous... » Il ne bronche pas... « Monsieur!... » Pas de réponse... Enfin je le touche à l'épaule, il se redresse comme si le diable l'avait mordu; dans ce brusque mouvement, ses grandes lunettes vertes tombent de dessus son nez, et je vois... Vous ne le croirez jamais!

— Eh bien! que vois-tu?

— Des larmes...

— Ah! quelle farce!

— En voilà une de sévère!

— Le patron pleurer? allons donc!

— Quand on verra ça... les hannetons joueront du cornet à piston.

— Et les poules porteront des bottes à revers.

— Ta ta ta ta, vos bêtises ne m'empêcheront pas que je l'aie vu comme je vous vois.

— Pleurer?

— Oui, pleurer; il a ensuite eu l'air si furieux d'être surpris en cet état lacrymatoire, qu'il a rajusté à la hâte ses lunettes, en me criant: « — Sortez!... sortez!... — Mais, monsieur... — Sortez!... »

— Il y a là des clients auxquels vous avez donné rendez-vous, et... — Je n'ai pas le temps; qu'ils s'en aillent au diable, et vous avec! » Là-dessus il s'est levé tout furieux comme pour me mettre à la porte; je ne l'ai pas attendu, j'ai filé et renvoyé les clients, qui n'avaient pas l'air plus contents qu'il faut... mais pour l'honneur de l'étude, je leur ai dit que le patron avait la coqueluche. »

Cet intéressant entretien fut interrompu par mon-

sieur le premier clerc qui entra tout affairé ; sa venue fut saluée par une acclamation générale, et tous les yeux se tournèrent sympathiquement vers le dindon avec une impatiente convoitise.

« Sans reproche, *seigneur*, vous nous faites diablement attendre, dit Chalamel.

— Prenez garde une autre fois... notre appétit ne sera pas aussi subordonné...



— Eh ! messieurs, ce n'est pas ma faute... je faisais plus de mauvais sang que vous... Ma parole d'honneur, il faut que le patron soit devenu fou !...

— Quand je vous le disais !...

— Mais que cela ne nous empêche pas de manger...

— Au contraire !

— Nous parlerons tout aussi bien la bouche pleine...

— Nous parlerons mieux, s'écria le saute-ruisseau, pendant que Chalamel, dépeçant le dindon, dit au maître clerc :

— A propos de quoi donc vous figurez-vous que le patron est fou ?

— Nous avions déjà une velléité de le croire parfaitement abruti lorsqu'il nous a alloué quarante sous par tête pour notre déjeuner... quotidien.

— J'avoue que cela m'a surpris autant que vous, messieurs ; mais cela n'était rien, absolument rien, auprès de ce qui vient de se passer tout à l'heure.

— Ah bah !

— Ah çà, est-ce que ce malheureux-là deviendrait assez insensé pour nous forcer d'aller diner tous les jours à ses frais au Cadran bleu ?

— Et ensuite au spectacle ?

— Et ensuite au café, finir la soirée par un punch ?

— Et ensuite...

— Messieurs, plaisantez tant que vous voudrez,

mais la scène à laquelle je viens d'assister est plutôt effrayante que plaisante.

— Eh bien ! raconte-nous-la donc, cette scène...

— Oui, c'est ça, ne vous occupez pas de déjeuner, dit Chalamel, nous voilà tout oreilles...

— Et toutes mâchoires, mes gaillards ! Je vous vois venir : pendant que je parlerais, vous joueriez des dents... et le dindon serait fini avant mon histoire... Patience, ce sera pour le dessert. »

Fut-ce l'aiguillon de la faim et de la curiosité qui activa les jeunes praticiens, nous ne le savons, mais ils mirent une telle rapidité dans leur opération gastronomique, que le moment du récit du maître-clerc arriva presque instantanément.

Pour n'être pas surpris par le patron, on envoya en vedette dans la pièce voisine le saute-ruisseau, à qui la carcasse et les pattes du dinde avaient été libéralement dévolus.

M. le maître clerc dit à ses collègues :

« D'abord il faut que vous sachiez que depuis quelques jours le portier s'inquiétait de la santé du patron ; comme le bonhomme veille très-tard, il avait vu plusieurs fois M. Ferrand descendre dans le jardin la nuit, malgré le froid ou la pluie, et s'y promener à grands pas... Il s'est hasardé une fois à sortir de sa niche et à demander à son maître s'il avait besoin de quelque chose. Le patron l'a envoyé se coucher d'un tel ton que, depuis, le portier s'est

teuu coi, et qu'il s'y tient toujours, dès qu'il entend le patron descendre au jardin, ce qui arrive presque toutes les nuits... tel temps qu'il fasse.



— Le patron est peut-être somnambule ?

— Ça n'est pas probable... mais de pareilles promenades nocturnes annoncent une fameuse agitation... J'arrive à mon histoire... Tout à l'heure je me rends dans le cabinet du patron pour lui demander quelques signatures... au moment où je mettais la main au bouton de la serrure... il me semble entendre parler... je m'arrête... et je distingue deux ou trois cris sourds... on eût dit des plaintes étouffées... Après avoir un instant hésité à entrer... ma foi... craignant quelque malheur... j'ouvre la porte...

— Eh bien ?

— Qu'est-ce que je vois ?... le patron à genoux... par terre.



— A genoux ?...

— Par terre ?

— Oui... agenouillé sur le plancher... le front dans ses mains... et ses coudes appuyés sur le fond d'un de ses vieux fauteuils...

— C'est tout simple; sommes-nous bêtes ! il est si cagot, il faisait une prière d'extrà.

— Ce serait une drôle de prière, en tout cas ! On n'entendait que des gémissements étouffés ; seulement, de temps en temps, il murmurait entre ses dents : *Mon Dieu... mon Dieu... mon Dieu !*... comme un homme au désespoir. Ma foi, voyant ça, je ne savais plus si je devais rester ou sortir.

— Ça aurait été aussi mon opinion politique.

— Je restais donc là... très-embarrassé, lorsque le patron se relève et se retourne tout à coup ; il avait entre ses dents un vieux mouchoir de poche à carreaux... ses lunettes restèrent sur le fauteuil... Non... non, messieurs... de ma vie je n'ai vu une figure pareille ; il avait l'air d'un damné... Je me recule, effrayé, ma parole d'honneur ! effrayé... Alors, lui...

— Vous saute à la gorge ?

— Vous n'y êtes pas... Il me regarde d'abord d'un air égaré ; puis laissant tomber son mouchoir, qu'il avait sans doute rongé, coupé en grinçant des dents, il s'écrie en se jetant dans mes bras : *Ah ! je suis bien malheureux !*...

— Quelle farce !...

— Quelle farce ?... Eh bien ! ça n'empêche pas que, malgré sa figure de tête de mort, quand il a prononcé ces mots-là... sa voix était si déchirante... je dirais presque si douce...

— Si douce... allons donc... il n'y a pas de crécelle, pas de chat-huant enrhumé dont le cri ne semble de la musique auprès de la voix du patron !

— C'est possible, ça n'empêche pas que dans ce moment sa voix était si plaintive, que je me suis senti presque attendri, d'autant plus que M. Ferrand n'est pas expansif habituellement. « Monsieur, lui dis-je, croyez que... — *Laisse-moi ! laisse-moi !* me répond-il en m'interrompant, *cela soulage tant de pouvoir dire à quelqu'un ce que l'on souffre...* » Évidemment il me prenait pour un autre.

— Il vous a tutoyé ? Alors vous nous devez deux bouteilles de bordeaux :

*Quand le patron vous a tutoyé,
A boire vous devez payer.*

C'est le proverbe qui le dit, c'est sacré, les proverbes sont la sagesse des nations.

— Voyons, Chalamel, laissez là vos rébus. Vous comprenez bien, messieurs, qu'en entendant le patron me tutoyer, j'ai tout de suite compris qu'il se méprenait ou qu'il avait une fièvre chaude. Je me suis dégagé en lui disant : « — Monsieur, calmez-vous ?... calmez-vous !... c'est moi... » Alors il m'a regardé d'un air stupide.

— A la bonne heure, vous voilà dans le vrai.

— Ses yeux étaient égarés. *Hein!* a-t-il répondu, *qu'est-ce... qui est là? que me voulez-vous?... et il passait, à chaque question, sa main sur son front, comme pour écarter le nuage qui obscurcissait sa pensée.*

— Qui obscurcissait sa pensée... Comme c'est écrit... bravo! maître clerc, nous ferons un mélodrame ensemble.

Quand on parle si bien, sur mon âme!
On doit écrire un mélodramme.

— Mais tais-toi donc, Chalamel.

— Qu'est-ce donc que le patron peut avoir?

— Ma foi, je n'en sais rien; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que lorsqu'il a eu retrouvé son sang-froid, ça a été une autre chanson: il a froncé les sourcils d'un air terrible, et m'a dit vivement, sans me donner le temps de lui répondre: « — Que venez-vous faire ici?... Ya-t-il longtemps que vous êtes là?... je ne puis donc pas rester chez moi sans être environné d'espions? Qu'ai-je dit?... Qu'avez-vous entendu?... Répondez... répondez... » Ma foi, il avait l'air si méchant, que j'ai repris: « Je n'ai rien entendu, monsieur, j'entre ici à l'instant même. — Vous ne me trompez pas? — Non, monsieur. — Eh bien! que voulez-vous? — Vous demander quelques signatures, monsieur. — Donnez. » Et le voilà qui se met à signer, à signer... sans les lire, une demi-douzaine d'actes notariés, lui qui ne mettait jamais son parafe sur un acte sans l'épeler, pour ainsi dire, lettre par lettre, et deux fois d'un bout à l'autre. Je remarquais que de temps en temps sa main se ralentissait au milieu de sa signature, comme s'il eût été absorbé par une idée fixe, et puis il reprenait et signait vite, vite, et comme convulsivement. Quand tout a été signé, il m'a dit de me retirer; et je l'ai entendu descendre par le petit escalier qui communique de son cabinet dans la cour.

— J'en reviens toujours là... qu'est-ce qu'il peut avoir?

— Messieurs, c'est peut-être madame Séraphin qu'il regrette.

— Ah bien oui! lui... regretter quelqu'un!

— Ça me fait penser que le portier a dit que le curé de Bonne-Nouvelle et son vicaire étaient venus plusieurs fois pour voir le patron, et qu'ils n'avaient pas été reçus. C'est ça qui est surprenant! eux qui ne démarraient pas d'ici.

— Moi, ce qui m'intrigue, c'est de savoir quels travaux il a fait faire au menuisier et au serrurier dans le pavillon.

— Le fait est qu'ils ont travaillé trois jours de suite.

— Et puis un soir on a apporté des meubles dans une grande tapisserie couverte.

— Ma foi, moi, messieurs, trou la la! je donne ma langue aux chiens, comme dit le cygne de Cambrai.

— C'est peut-être le regret d'avoir fait emprisonner Germain qui le tourmente...

— Des remords, lui?... Il est trop dur à cuire et trop culotté pour ça... comme dit l'aigle de Meaux!

— Farceur de Chalamel!

— A propos de Germain, il va avoir de fameuses recrues dans sa prison, pauvre garçon!

— Comment cela?

— J'ai lu dans la *Gazette des Tribunaux* que la bande de voleurs et d'assassins qu'on a arrêtés aux Champs-Élysées, dans un de ces petits cabarets souterrains...

— En voilà de vraies cavernes...

— Que cette bande de scélérats a été écrouée à la Force.

— Pauvre Germain, ça va lui faire une jolie société!

— Louise Morel aura aussi sa part de recrues; car dans la bande on dit qu'il y a toute une famille de voleurs et d'assassins de père en fils... et de mère en fille...

— Alors on enverra les femmes à Saint-Lazare, où est Louise.

— C'est peut-être quelqu'un de cette bande-là qui a assassiné cette comtesse qui demeure près de l'observatoire, une des clientes du patron. M'a-t-il assez souvent envoyé savoir de ses nouvelles, à cette comtesse! Il a l'air de s'intéresser joliment à sa santé. Il faut être juste, c'est la seule chose sur laquelle il n'a pas l'air abruti... Hier encore, il m'a dit d'aller m'informer de l'état de madame Mac-Grégor.

— Eh bien?

— C'est toujours la même chose: un jour on espère, le lendemain on désespère, on ne sait jamais si elle passera la journée; avant-hier on en désespérait, mais hier il y avait, a-t-on dit, une lueur d'espoir; ce qui complique la chose, c'est qu'elle a une fièvre cérébrale.

— Est-ce que tu as pu entrer dans la maison, et voir l'endroit où l'assassinat s'est commis?

— Ah bien oui!... je n'ai pas pu aller plus loin que la porte cochère, et le concierge n'a pas l'air causeur, tant s'en faut...

— Messieurs... à vous, à vous! voici le patron qui monte, » cria le saute-ruisseau, entrant dans l'étude, toujours armé de sa carcasse.

Aussitôt les jeunes gens regagnèrent à la hâte



LES
MYSTÈRES

DE PARIS
PAR EUGÈNE SUE

Illustré de 500 dessins originaux de MM. Richard, Hendrickx, Huart, etc.

PARIS.
LIBRAIRIE DE COQUILLION

RUE RICHELIEU.

—
1844

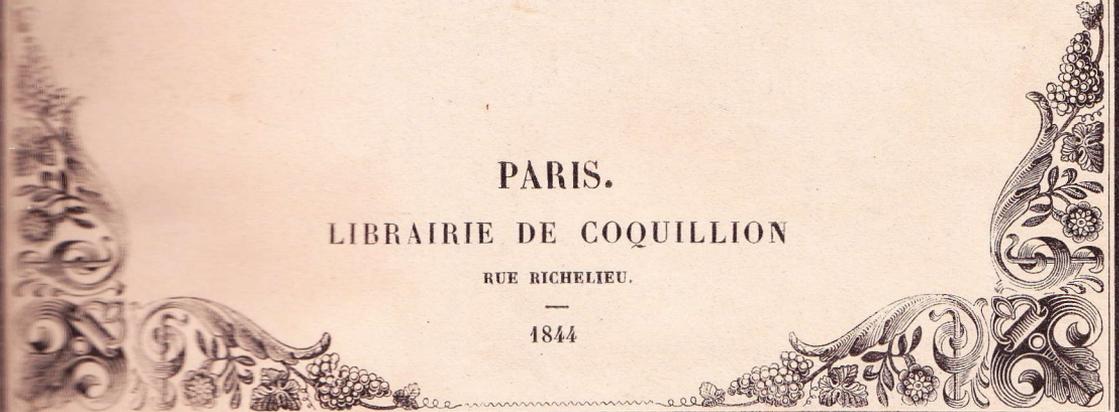


TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRES.	PAGES.	CHAPITRES.	PAGES.
Première partie.			
I.	Le tapis franc.	4	
II.	L'ogresse.	5	
III.	Histoire de la Goualeuse.	10	
IV.	Histoire du Chourineur.	16	
V.	L'arrestation	21	
VI.	Thomas Seyton et la comtesse Sarah.	25	
VII.	La bourse ou la vie.	28	
VIII.	Promenade.	30	
IX.	La surprise.	34	
X.	Les souhaits.	38	
XI.	Murph et Rodolphe.	45	
XII.	Le rendez-vous.	52	
XIII.	Préparatifs	57	
XIV.	Le Cœur saignant.	60	
XV.	Le caveau.	65	
XVI.	Le garde-malade	65	
XVII.	La punition.	70	
XVIII.	L'île Adam.	76	
XIX.	Récompense	78	
XX.	Le départ.	81	
Deuxième partie.			
XXI.	Recherches.	83	
XXII.	Histoire de David et de Cécily.	91	
XXIII.	Une maison de la rue du Temple.	96	
XXIV.	Les quatre étages.	109	
XXV.	Tom et Sarah.	115	
XXVI.	Le bal.	124	
XXVII.	Le rendez-vous.	129	
XXVIII.	Tu viens bien tard, mon ange!	135	
XXIX.	Le rendez-vous.	142	
XXIX.	Un ange.	148	
Troisième partie.			
XXX.	Idylle.	155	
XXXI.	Inquiétudes.	157	
XXXII.	L'embuscade.	161	
XXXIII.	Le presbytère.	168	
XXXIV.	La rencontre.	175	
XXXV.	La veillée.	176	
XXXVI.	L'hospitalité.	179	
XXXVII.	Une ferme-modèle	183	
XXXVII.	La nuit.	188	
Quatrième partie.			
XLV.	Clémence d'Harville.	216	
XLVII.	Les aveux.	220	
XLVIII.	Suite du récit.	225	
XLIX.	Suite du récit.	250	
L.	La charité.	255	
LI.	Misère	241	
LII.	La dette	247	
LIII.	Le jugement	253	
LIV.	Louise.	256	
LV.	Rigolette.	265	
LVI.	Rigolette.	267	
LVII.	Voisin et voisine	271	
LVIII.	Le budget de Rigolette.	277	
LIX.	Le temple.	284	
LX.	Découverte	290	
Cinquième partie.			
LXI.	Apparition	295	
LXII.	L'arrestation	298	
LXIII.	Confession	303	
LXIV.	Le crime.	310	
LXV.	L'entretien.	315	
LXVI.	La folie.	319	
LXVII.	Jacques Ferrand	325	
LXVIII.	L'étude.	330	
LXIX.	M. de Saint-Rémy.	355	
LXX.	Le Testament.	340	
LXXI.	La comtesse Mac-Grégor.	345	
LXXIII.	M. Charles Robert.	347	
LXXIV.	Madame de Lucenay.	350	
LXXV.	Dénonciation.	354	
LXXVI.	Conseils	359	
LXXVII.	Le piège.	364	
LXXVIII.	Réflexions	367	
LXXIX.	Projets d'avenir.	369	
LXXX.	Déjeuner de garçons.	375	

CHAPITRES.	PAGES.
LXXXI. Saint-Lazare	384
LXXXII. Mont-Saint-Jean	391
LXXXIII. La Louve et la Goualeuse	397

Sixième partie.

LXXXV. Châteaux en Espagne	405
LXXXVI. La protectrice	412
LXXXVII. Une intimité forcée	418
LXXXVIII. Cécily	425
LXXXIX. Le premier chagrin de Rigolette	430
XC. Amitié	456
XCI. Le testament	441
XCII. L'île du Ravageur	447
XCIII. Le pirate d'eau douce	454
XCIV. La mère et le fils	462
XCV. François et Amandine	470
XCVI. Un garni	478
XCVII. Les victimes d'un abus de confiance	484
XCVIII. La rue de Chaillot	495
XCIX. Le comte de Saint-Rémy	499
C. L'entretien	505
CI. L'entrevue	515
CII. Les adieux	525
CIII. Souvenirs	528
CIV. Le bateau	535
CV. Bonheur de se revoir	540
CVI. La Louve et Martial	546
CVII. Le docteur Griffon	549
CVIII. Le portrait	552
CIX. L'agent de sûreté	556
CX. La Chouette	558
CXI. Le caveau	561
CXII. Présentation	566
CXIII. Voisin et voisine	572
CXIV. Murph et Polidori	574
CXV. Punition	580

Septième partie.

CXVI. L'étude	587
CXVII. Luxurieux point ne sera	593
CXVIII. Le guichet	599
CXIX. La Force	607
CXXI. Pique-Vinaigre	614

CHAPITRES.	PAGES.
CXXII. Comparaison	620
CXXIII. Maître Boulard	626
CXXIV. François Germain	635
CXXV. Rigolette	657
CXXVI. La fosse-aux-lions	641
CXXVII. Complot	647
CXXVIII. Le conteur	654
CXXIX. Gringalet et Coupe-en-Deux	660
CXXX. Le triomphe de Gringalet et de Gargousse	667
CXXXI. Un ami inconnu	674
CXXXII. Délivrance	678
CXXXIII. Punition	685
LXXXIV. La banque des pauvres	689
CXXXV. Les complices	693

Huitième partie.

CXXXVI. Rodolphe et Sarah	701
CXXXVII. Vengeance	707
CXXXVIII. Furens amoris	711
CXXXIX. Les visions	715
CXL. L'hospice	719
CXLI. La visite	725
CXLII. Mademoiselle de Fermont	730
CXLIII. Fleur-de-Marie	734
CXLIV. Espérance	258
CXLV. Le père et la fille	744
CXLVI. Dévouement	748
CXLVII. Le mariage	750
CXLVIII. Bicêtre	755
CLIX. Le Maître-d'École	763
CL. Morel le lapidaire	769
CLI. La toilette	774
CLII. Martial et le Chourineur	779
CLIII. Le doigt de Dieu	784

Neuvième partie. — Épilogue.

CLIV. Le prince Henri d'Herkausen-Oldenzaal au comte Maximilien Kaminetz	795
CLV. La princesse Amélie	805
CLVI. Les souvenirs	812
CLVII. Aveux	816
CLVIII. La profession	820
CLIX. Appendice	831